

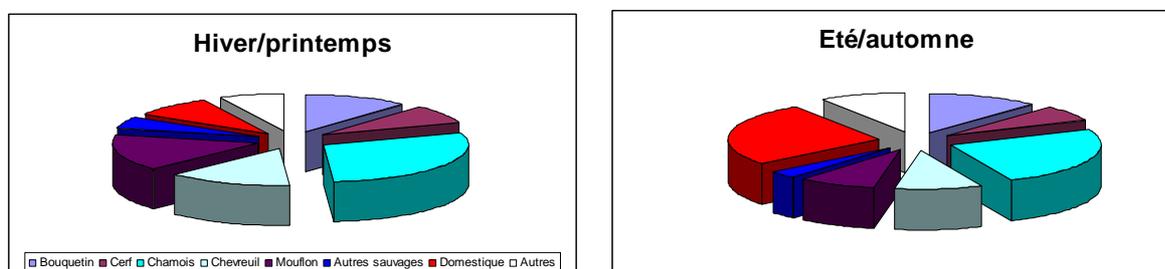
*Assemblée Générale de l'Association Nationale des Chasseurs de Montagne  
- Salers, le 29 juin 2013 -*

**Préambule** - La présentation effectuée lors de l'A.G. de l'ANCM comportait 5 volets : le régime alimentaire du loup, l'analyse des relations prédateurs-proie, le bilan de l'état de la population, les attaques sur les troupeaux domestiques, et la gestion de la présence de l'espèce. Ces trois derniers aspects ont été traités, dont certains en détail, lors d'un récent colloque organisé dans les Alpes Maritimes par le CERPAM, et toutes les informations disponibles sont consultables en ligne ([www.cerpam.fr/seminairepredation.html](http://www.cerpam.fr/seminairepredation.html)). Par soucis de concision, le texte ci-après ne reprend donc que les aspects liés au régime alimentaire du loup et à son impact sur la faune sauvage.

**Quelques éléments d'information sur le loup en France : régime alimentaire & faune sauvage**

**1- L'alimentation du loup : des repas diversifiés ... mais très « orientés » faune sauvage.**

Actuellement la description du régime alimentaire du loup en France repose sur l'analyse des restes des proies trouvés dans les excréments du prédateur. Plusieurs centaines de ces échantillons ont été analysés au microscope, et les résultats obtenus sont exprimés en proportion d'excréments contenant telle ou telle proie majoritaire. Il s'agit donc d'une version un peu simplifiée du régime alimentaire, puisque les proies de forte corpulence ont plus de chance d'être détectées que les micromammifères par exemple. Ce genre d'étude n'a pour vocation que de caractériser les grandes lignes de l'alimentation du prédateur, pas de la cerner avec une précision absolue, ni encore moins d'en déduire l'impact de la prédation sur la dynamique des populations de proies. La méthode semble cependant assez fiable: des comparaisons effectuées pour un lot conséquent d'excréments de loup entre l'analyse au microscope et un typage génétique de tous les ADN rencontrés dans ces mêmes excréments, a en effet montré une très bonne convergence (de l'ordre de 95%) entre les deux méthodes.



Les graphiques ci dessus illustrent cette diversité des proies consommées par le loup: quand on regarde les résultats obtenus pour l'ensemble des excréments analysés (toutes meutes confondues, et depuis le retour de l'espèce), on voit que tout le cortège des proies disponibles en matière d'ongulés sauvage est exploité, mais aussi bien sûr les proies domestiques. Ces dernières le sont d'autant plus qu'elles sont exposées longtemps au risque de prédation, ce qui se traduit par une proportion plus importante d'excréments les contenant en période estivale de transhumance des troupeaux. Quand la durée de présence à l'herbe des troupeaux domestiques est très longue, presque 50% des excréments peuvent contenir des restes des espèces concernées (cas de la meute de Vésubie-Roya par exemple). Sinon, le régime est environ composé à 75% d'espèces sauvages.

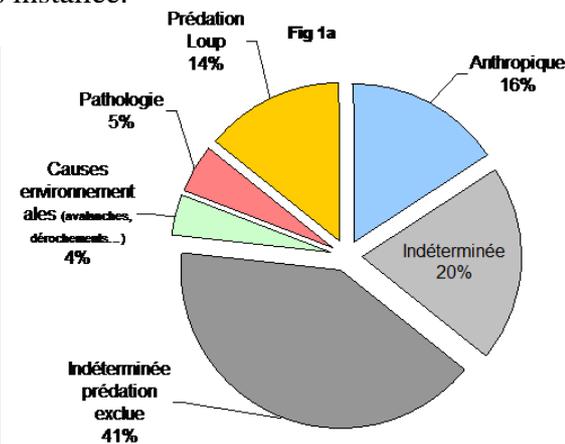
**2- L'impact de la prédation sur la dynamique des populations d'ongulés sauvages**

Les résultats d'analyse du régime alimentaire ne peuvent que décrire la part représentée par telle ou telle espèce ; ils ne sont pas suffisants pour renseigner l'impact démographique de la prédation, pas plus que ne le serait un simple décompte du nombre d'ongulés tués par le loup (de même qu'un tableau de chasse, de chevreuils par exemple, aussi conséquent soit-il, ne signifie pas forcément un

impact similaire de la chasse sur l'évolution de la population). Cet impact ne peut se déduire, par exemple, que de la comparaison d'éventuelles différences de taux de survie moyen des ongulés entre des situations avec des pressions de prédation du loup contrastées. C'était là l'objectif de l'étude dit prédateur-proies conduite pendant quelques années sur le site de la Haute Tinée dans le Mercantour, en partenariat entre le PNM, la FDC06, le Cnrs, et l'Oncfs.

Plusieurs centaines d'ongulés y ont été capturés et équipés de colliers émetteurs (surtout des chamois, mais aussi un plus petit échantillon de chevreuils, mouflons, et cerfs), pour analyser leurs causes de mortalité, et comparer les taux de survie moyens de ces animaux à ceux observés sur un autre site (le massif des Bauges) sans meute de loups installée.

Toutes espèces d'ongulés sauvages marqués, les résultats indiquent qu'au moins 14% de la mortalité est due à la prédation du loup, mais pour 20% des cas, la cause de mort reste indéterminable. Parmi ces cas, il est très possible que certains au moins soient aussi du fait de la prédation. On note par ailleurs que l'action directe (chasse) ou indirecte (écrasements routiers) de l'homme représentait, sur ce site d'étude, 16% des causes de mortalité.



Si on intéresse maintenant à la répartition des causes de mortalité selon les espèces de proies concernées, c'est pour le chevreuil que, semble-t-il, la prédation du loup représente la proportion la plus importante (presque deux fois plus par exemple que pour le mouflon ou le chamois). Rappelons quand même que beaucoup plus de chamois ont été capturés et marqués, que de chevreuils et de mouflons (les résultats obtenus sont donc peut-être moins fiables pour ces deux dernières espèces).

On traduit ensuite mathématiquement ces quantités d'animaux morts en un taux de survie (possible seulement pour le chamois et, à moindre titre, pour le chevreuil, les tailles d'échantillons étant trop faibles pour le mouflon et le cerf). Cette survie est un paramètre important de la dynamique des populations d'ongulés : elle correspond à la probabilité qu'un animal survive d'une année à l'autre (une survie théorique de 1 correspondrait à 100% des animaux qui survivent). Les résultats ci-dessous sont obtenus avec les données cumulées disponibles fin 2012, et comparent les zones avec ou sans meute installée (Haute Tinée, Bauges).

En année sans kérato-conjonctivite, la survie des chamois adultes est assez forte, et ne diffère que très peu entre les deux sites, tellement peu que la différence observée n'est pas significative sur le plan statistique. Durant l'épidémie de « kérato » qui a sévi sur le site du Mercantour, la survie des animaux est par contre bien plus faible.

Chamois « adultes »	Haute Tinée		Bauges
	Année « normale »	Année « kérato »	Année « normale »
<b>Mâles</b>	<b>0.93</b>	<b>0.84</b>	<b>0.95</b>
<b>Femelles</b>	<b>0.93</b>	<b>0.86</b>	<b>0.90</b>

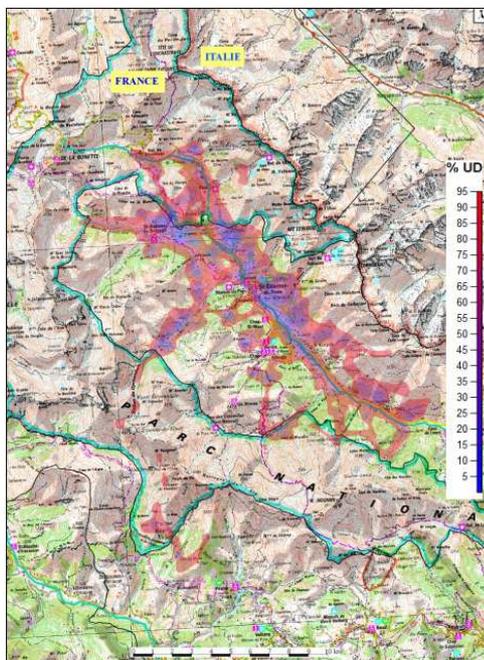
Si on avait « mélangé » les années sans tenir compte de la maladie, on aurait ainsi obtenu une survie globale plus faible, attribuée à la prédation du loup, mais due en fait à un problème de pathologie. Pour les chevreuils, la taille modeste de l'échantillon d'animaux marqués n'a pas permis de calculer séparément la survie des mâles et des femelles. En zone avec meute installée, la survie a été très

faible en cas d'année avec un hiver rude (fort enneigement) ; en période plus « normale », la survie annuelle y semble plus faible que sur la zone sans meute. Cet écart, cependant non significatif sur le plan statistique, est susceptible d'évoluer dans un sens ou dans l'autre selon le devenir en 2013 des chevreuils encore équipés de colliers émetteurs qui fonctionnent. On est là face à une difficulté d'interprétation d'un résultat obtenu sur un échantillon trop modeste d'animaux (72 chevreuils équipés seulement, pour 270 chamois).

Chevreuils « adultes »	Haute Tinée		Bauges
	Année « normale »	Année « hiver rude »	Année « normale »
<b>Mâles + Femelles</b>	<b>0.88</b>	<b>0.65</b>	<b>0.92</b>

### 3- Les informations issues du suivi de loups équipés de colliers GPS en Haute Tinée.

En complément du suivi des ongulés par colliers émetteurs classiques (de type VHF), 4 animaux de la meute de Haute Tinée ont été successivement (période 2009-2011) capturés et équipés de colliers GPS / GSM pour décrire précisément leur utilisation de l'espace et découvrir les carcasses des proies qu'ils pourraient tuer en dehors des ongulés marqués. Plusieurs informations d'ordre général ont ainsi pu être obtenues (pics d'activité de 22h à minuit, puis de 4h à 6h du matin; déplacements journaliers jusqu'à 30 km ; superficie « occupée » de parfois plus de 350 km<sup>2</sup> en 5 mois ; ...etc.). On a par ailleurs pu documenter le caractère opportuniste du loup en tant que prédateur (prélèvements des chevreuils en épisode de fort enneigement ; prédation fréquente des agneaux de mouflons en pic de reproduction de cette espèce). Mais les informations les plus pertinentes par rapport à l'analyse de l'impact du loup sur ses proies proviennent des résultats concernant la répartition dans l'espace de la pression de prédation telle que déduite de la chronologie des déplacements (notion de trajectométrie jour/nuit) et du temps passé actifs par les loups (détecteur d'activité et enregistreur thermique dans le collier).



Sur la carte ci contre, les zones en bleu représentent les secteurs les plus fréquemment utilisés par le prédateur en période nocturne, et celles en rouge les « corridors » les reliant. Toutes les carcasses de proies tuées par les loups, ont été retrouvées sur les zones bleues. Le prédateur semble donc avoir des zones de chasse privilégiées, reliées entre elles par des « passages » qu'il ne fait qu'utiliser rapidement pour ses déplacements, sans vraiment y séjourner ou y exercer une réelle activité de prédation. C'est peut-être là une partie de l'explication de l'impact assez faible du loup sur la survie des chamois et des chevreuils équipés de colliers émetteurs. Peut-être ces derniers n'évoluaient-ils que rarement en zone de prédation privilégiée ? A l'échelle du territoire d'une meute (35 000 ha), il est très probable que la prédation n'affecte pas les différentes unités démographiques d'ongulés de la même manière.

Pour conclure, on pourrait dire que si cette structuration spatiale de la pression de prédation est avérée, l'étude de ses interactions avec les échelles spatiales de fonctionnement démographique des ongulés et de leur gestion cynégétique pourrait devenir une voie riche d'enseignements.